## La fête de la Sainte-Catherine à Paris dans les Années folles vue à travers la presse

Anne Monjaret

Monjaret, Anne 1995: La fête de la Sainte-Catherine à Paris dans les Années folles vue à travers la presse. – Ethnologia Europaea 25: 141–155.

Célébrée tous les 25 novembre par les catherinettes, célibataires de 25 ans, par les ouvrières et les employées, la fête de sainte Catherine connaît dans les années 1920 une expansion considérable qui en fait une véritable institution parisienne que la presse ne manque pas de commenter. En ces Années folles, défilés, bals, concours de chapeau de Catherinette et marches de Catherinettes animent la capitale qui devient, dans un tel contexte, terrain à des débordements. L'Eglisc scandalisée réagit et s'empresse, afin prône-t-elle de retrouver l'ordre, de réactiver des messes en l'honneur de sainte Catherine.

Cetarticle examine donc une fête traditionnelle en mouvance à travers les discours de la presse de l'époque et montre ainsi son rôle dans le développement des festivités urbaines.

Anne Monjaret, Docteur en ethnologie, Membre associé du Centre d'ethnologie française (Centre National de la Recherche Scientifique I Musée National des Arts et Traditions Populaires), 6 avenue du Mahatma Gandhi, F-75116 Paris Cedex France.

La Sainte-Catherine<sup>1</sup>, célébrée le 25 novembre, et ce depuis le Moyen-Age, se définit comme la fête des filles à marier et des vieilles filles, celles dont on dit qu'elles "coiffent sainte Catherine". De nombreux cultes, aux vertus propitiatoires, s'observent, à cette occasion, sur le territoire français. Ainsi, les jeunes filles se rendaient dans les églises pour coiffer d'une couronne la statue de leur sainte patronne. A Paris à la fin du XIXè siècle, les milieux professionnels féminins, et en particulier de la mode, adoptent tout naturellement sainte Catherine comme patronne. Chaque année, c'est l'ensemble des ouvrières de l'aiguille, encore appelées "midinettes", qui fêtent la Sainte-Catherine. Les "catherinettes", célibataires âgées de 25 ans, reçoivent ce jour-là un chapeau vert et jaune, couleurs de la sainte.

Dans les années 1920, la fête connaît une expansion considérable. Période de profondes transformations politique, écomonique, sociale, mais aussi artistique, cette décennie se caractérise par l'euphorie générale qui conduisit à qualifier cette période "d'Années folles". L'élite culturelle, artistes et écrivains, se retrouve à

Paris comme pour mieux stimuler ce temps de la créativité et des audaces. La communication de masse (presse, radio, cinéma, publicité) se développe et joue un important rôle dans les changements sociaux et culturel qui s'opèrent à ce moment-là. Etudiants (Quat'z art), couturières (Sainte-Catherine) et employées (Fête des dactylos en 1925, Bal des catherinettes dactylographes en 1926) et autres corps professionnels, tous, en ce lendemain de guerre, semblent avoir besoin de se réunir, de se divertir. Aussi, les fêtes, les bals et les manifestations sportives se multiplient. La musique par de nouveaux rythmes (Fox-trot, Charleston) pousse à la fête.

La fête vient comme pour faire la séparation entre deux temps, celui de guerre et celui du recommencement. Après une rude période, la décompression s'amorce qui poussée à l'extrême prend les formes non seulement d'un divertissement, maiségalement d'un débordement. La mise en place d'un ordre institutionnel canalise progressivement le désordre collectif. La Sainte-Catherine n'échappepas à ce mouvement. Après les années 1925, elle sera encadrée par différentes instances, ecclésiastique ou policière.

En ces années-là, les nombreuses manifestations de la Sainte-Catherine-cortèges, marches des catherinettes, bals et concours-animent la capitale. La fête occupe tous les espaces de la ville, de l'atelier à la rue. Si en sortant dans la rue, la fête élargit son public, c'est aussi grâce à l'action des journaux qu'elle tend à devenir plus populaire, connue de nombreux Parisiens.

L'objectif de cet article est d'analyser, audelà de l'aspect documentaire de la presse dans les Années folles, le rôle des journaux dans le développement des festivités urbaines, mais aussi de cerner les représentations de la fête dont ils sont porteurs. L'analyse de la presse permet de dégager une image des événements qui sc sont succédés sur une période de plus de dix ans et de percevoir les polémiques engendrées par les débordements festifs. Cette analyse connaît, certes, des limites dues aux matériaux utilisés et à l'absence d'autres sources qui serviraient de contrepoids à la vision qu'ils présentent; mais si l'on doit relativiser les faits rapportés, la représentation qui en ressort, est en ellemême parlante et significative de l'opinion de l'époque sur des sujets sensibles tels que celui des moeurs, celui de la place de la femme dans la société.

## Une presse active

La Sainte-Catherine occupe une place de choix dans la presse nationale et parisienne (L'Echo de Paris, La Croix, Le Figaro, Le Gaulois, L'Illustration, Le Journal des débats, L'Oeuvre, Paris-Soir, Le Petit journal, Le Petit Parisien, Le Temps et Vu), dans la presse féminine (L'écho de la mode) et féministe (La Française, La Fronde), quotidiens, hebdomadaires ou mensuels de tout bord touchant ainsi un large lectorat.2 La "presse de masse" qui cherche donc à atteindre le grand public et à le fidéliser, n'a pas seulement joué un rôle de médiateur et d'informateur, limitant son investigation aux comptes-rendus des événements, mais elle a également participé au bon déroulement des manifestations et des fêtes en s'y associant. La multiplicité des informations diffusées durant tout le cycle festif (les préparatifs, la fête et l'après-fête) souligne l'étendue du phénomène. Dans un même journal, des articles illustrés de croquis, de dessins

humoristiques ou de photographies se succèdent sur trois ou quatre jours, la Sainte-Catherine pouvant également faire la Une du journal. Ainsi l'*Echo de Paris* de 1920 à 1929 avec une régularité étonnante ne manque pas de couvrir l'événement en illustrant parfois les propos des journalistes de photographies et de dessins.

Quelques jours avant le 25 novembre, les journaux annoncent les différentes manifestations prévues dans la capitale et ne manquent pas de spécifier les lieux et les modalités d'inscription aux concours, les horaires des galas et des messes. Ils rappellent aussi les origines et les pratiques d'antan qui existaient autour de la Sainte-Catherine. Le cycle festif est ainsi amorcé. L'attente est cultivée, et la fête, préservée, perpétuée. Elle devient objet publicitaire que la pressetend à promouvoir en usant des procédés de communication.

Mais, le rôle des journaux ne s'arrête pas là puisqu'ils parrainent aussi des concours (1925, Le Matin), des courses (1925, Le Petit Parisien), des spectacles (1928, Le Journal), reçoivent en leur sein des catherinettes. Ils participent activement à la valorisation de cette fête, à son essor et à sa popularité. Les festivités achevées, ils en donnent des comptes-rendus. L'objectif est de sensibiliser le grand public face à cet événement, de le rendre accessible à tous, en autres termes comme l'a dit Edgar Morin (1962: 50) à propos des médias, "de véhiculer des valeurs communes", en l'occurrence, en cette première moitié du siècle, celles qui associent à la femme, le travail et le mariage.

Au-delà de ses objectifs présents et contextualisés, la presse élabore la mémoire collective, celle des parisiens, dont les référents sont fixés et limités par le discours des journalistes. Ainsi, dans ses comptes-rendus, la presse a toujours privilégié la présentation des célébrations dans le milieu de la haute couture plutôt que dans les autres milieux professionnels. La Sainte-Catherine est d'abord considérée comme la fête patronale des couturières avant d'être celle des catherinettes. Le prestige associé à la haute couture fait rêver, l'image véhiculée doit être positive et renvoyer à la sphère de l'imaginaire. La presse a contribué non seulement à l'instauration et l'essor de la fête dans ce milieu particulier, mais elle a également aidé à la

construction d'une image "type" qui lie haute couture et Sainte-Catherine. Cette mémoire collective complète la mémoire individuelle qui est sans doute plus affective. Toutes deux reposent cependant sur des principes sélectifs similaires (Maurice Halbwachs 1950). Les journaux, reflets de la société, évoluent comme elle. Ils appartiennent à la fois au présent et au passé. En figeant des moments de l'histoire, ils deviennent des éléments constitutifs de notre mémoire, les supports de nos souvenirs.

La presse n'a, cependant, pas été le seul stimulant de la fête, la variété des manifestations proposées dans la capitale a eu le même effet. C'est donc l'interdépendance des actions menées qui ont permis de rendre la fête aussi populaire.

# Des manifestations ludiques où l'ordre apparent

La fête renvoie inévitablement à la question du ludique et à sa fonction sociale. Les divertissements, spontanés ou organisés, fleurissent dans tous les coins de la capitale. La fête permet de se sentir ailleurs, d'échapper provisoirement à la monotonie quotidienne en comblant par le jeu (Johan Huizinga 1951:26) ou par l'imaginaire une réalité parfois difficilement supportable. Les crises qui ponctuent cette première moitié du siècle, les difficultés économiques et sociales qui la touchent, renforcent la caractère ludique des temps volés au travail. La fonction de la fête est finalement d'aider à accepter toute situation. Le bal et les manifestations qui s'y greffent, remplissent ces conditions.

#### Des espaces clos pour mieux se retrouver

A Paris comme dans sa banlieue, les bals de Sainte-Catherine, bals "publics", rassemblent la jeunesse; les barrières sociales se trouvent momentanément levées. Les étudiants, les employées s'associent aux festivités des ouvrières. Des salles spécialisées, des théâtres, des hôtels ouvrent leurs portes pour accueillir les catherinettes et leurs "supporters"; les plus célèbres sont celles du Luna-Park, du Moulin de la Galette, du Palais d'Orsay, du Magique City, du Moulin Rouge, de la Salle Cadet, du Tyrol, de chez Mimi Pinson, du théâtre Marigny, des

Hôtels continental et intercontinental, de la salle Wagram, de la Mutualité, et bien d'autres encore. Certaines de ces salles ont aujourd'hui disparu ou se sont reconverties en boîtes de nuit ou en restaurant. Ces bals ou galas restent, indifféremment, à l'initiative de maires, de journaux (Le Matin, Paris Soir, Le Journal, Le petit Journal), de corporations de métier (couture, dactylographie, R.A.T.P...), d'associations d'étudiants, de Chambres syndicales, de partis politiques, et plus tardivement de syndicats (C.G.T.). Ces soirées très influencées par le music-hall, sont bien souvent animées par des vedettes du spectacle comme Joséphine Baker. Les années 1930 verront défiler sur les planches des personnalités telles que Maurice Chevalier, Fernandel... En 1927, L'Oeuvre signale que deux ministres du gouvernement, en l'occurrence Tardieu et Bokanowski, ont ouvert un bal. Les bénéfices de ces manifestations reviennent parfois à des oeuvres sociales comme la société de secours mutuels, la Maison de la midinette, la Maternité de la couture.

### Un bal pour trouver un mari!

Les bals publics ont un rôle dans le développement de la sociabilité parisienne. Les jeunes ouvrières et employées attendent avec impatience cette sortie autorisée, car aller au bal, c'est se divertir, se délasser, mais c'est aussi "faire sa jeunesse". Quand on sait que le bal de la Sainte-Catherine est considéré comme l'une des dernières chances données à la catherinette pour trouver un mari, laquelle négligerait cette opportunité? Le nom de certains bals comme "Foire aux fiancés", est d'ailleurs révélateur de cette fonction matrimoniale. Ces soirées dansantes permettent dans la convivialité, les rencontres amoureuses. La danse invite à la découverte de l'autre et contribue au développement des relations sociales les plus intimes. Elle introduit des codes relationnels; comme le jeu, elle a ses règles, mais la promiscuité des corps, la liberté d'expression, conséquences dece temps festif, les rythmes musicaux (Jazz) et les danses à la mode (Charleston, Fox-trot), font vite oublier les contraintes du social. Pour la catherinette comme pour les autres célibataires désireux de se marier, la danse s'impose comme la voie de la rencontre et du plaisir d'être ensemble. Un proverbe populaire gascon dit d'ailleurs: "Jeune fille qui ne danse pas ne se marie pas" (A. Girard 1974).

La catherinette n'a finalement plus qu'à s'élancer sur la piste. Coiffée de son chapeau, parée de ses plus beaux atours, la jeune célibataire accompagnée de ses amis et de ses collègues de travail, se rend dans la soirée du 25 novembre au bal de Sainte-Catherine ou elle rencontrera peut-être son futur époux. Dans ce bal de la "dernière chance", la catherinette met parfois en oeuvre des stratégies pour attirer l'attention sur elle, mais en général, son chapeau, symbole de la sête, signe d'identite, suffit à la distinguer des autres et à signifier sa disponibilité. Malgré certaines contraintes et bien qu'il ne permette pas systématiquement l'heureuse rencontre, ce bal apporte du "bon temps", le plaisir de toutes sorties en groupe et fait oublier les mauvais moments.

Le concours: une bonne façon de "tirer son chapeau" aux catherinettes!

La particularité de la Sainte-Catherine ne réside pas dans ce seul bal, mais bien dans les concours de chapeau et les élections de reines qui l'accompagnent et qui apportent à la fête fantaisie, comique, inattendu. Ce concours de chapeaux réunit un jury souvent composé d'artistes de renom (de la chanson, du théâtre), de personnalités du sport. Cette animation très prisée met en scène les symboles de cette fête : la catherinette et son chapeau. Les indications de la presse sur les premiers concours restent floues. L'emploi du terme "catherinette" qui connut alors une extension de sens et fut attribué à toutes les ouvrières en fête le 25 novembre, ne suffit plus à lui seul à désigner le profil des candidates; il semblerait, en effet, qu'au début du siècle, l'ensemble des ouvrières dont les chapeaux étaient différents de ceux des catherinettes, étaient également conviées à participer aux jeux. La date d'apparition de ces concours pose également problème, car rien ne laisse entrevoir leurs prémices. La sortie de la fête dans les rues de la capitale qui remonte aux cinq premières années du siècle a sans doute contribué au développement de ce type de manifestations. Ces concours existent aussi grâce à l'impulsion des quotidiens qui demandent des

chapeaux fabriqués à l'aide de papier journal. Ces concours qui laissent cours à l'imagination créatrice expliquent l'évolution du bonnet de catherinette qui, de la coiffe en dentelle se métamorphose en chapeau pittoresque ou grotesque.

Souvent poussée par ses collègues, la catherinette accepte de concourir malgré ses états d'âme, ses hésitations; elle monte sur la scène tirailléeentre la crainte de paraître en public et l'envie de remercier ses collègues et amis qui lui ont offert un chapeau et l'ont mise à l'honneur toute la journée. En acceptant ce rôle de représentation, la jeune fille rentre aussi dans un jeu de concurrence entre les différentes maisons de couture, banques également. Si cette présentation de bonnet met en valeur la catherinette, elle désigne aussi les compétences et les savoirs des collègues qui se sont exprimés dans sa fabrication. Le choix des thèmes du bonnet évoque les préoccupations des groupes professionnels, et en ces années 1920, c'est un langage collectif qui se constitue. Les thèmes sont lisibles par tous. D'abord coiffe régionale en dentelle blanche garnie de rubans vert et jaune (1921, 1924), le bonnet se transforme progressivement en chapeau et prend des allures plus fantaisistes. L'actualité politique, sociale, cinématographique qui a touché l'année en cours est source d'inspiration. Ainsi en 1927 les fouilles de Glozel, site préhistorique découvert en 1924, depuis très controversé.

Chacune des concurrentes ayant été présentées, le jury se retire pour délibérer; l'animateur s'empresse d'annoncer les résultats, et les heureuses gagnantes quittent alors la scène chargées de nombreux prix dont la valeur varie d'un concours à l'autre. Après cet entracte, la fête continuera à battre son plein, la piste de danse rouverte ne désemplira plus jusqu'au petit matin. Le concours se double parfois d'une remise de dot. La Sainte-Catherine se rapproche de la fête de la Rosière, institutions qui avaient pour but d'aider les jeunes filles vertueuses, souvent de conditions modestes, de familles nombreuses, à trouver un époux.

#### Les reines de la fête

Depuis les années 1920, les élections de reine se multiplient; les reines des catherinettes ou les

reines de la mode côtoient les Miss de tout genre (Miss Sainte-Catherine, Miss Catherinette). En 1923, "un concours de beauté entre représentantes de toutes les nations européennes" est même organisé (L'Illustration 1923). L'élection de Miss Monde n'est pas loin. Un seul lien existe entre toutes, le critère de sélection qui reste esthétique. On est loin de la fête des jeunes filles qui dans le contexte villageois manifestait la solidarité collective. Désormais, fête des catherinettes, elle intègre les nouvelles valeurs sociales et urbaines. La "fille de Sainte-Catherine" ou encore la "reine des Catherines", symbole de la virginité et de la vertu dans la société traditionnelle, n'est plus élue par ses camarades pour représenter la jeunesse féminine, elle est choisie par un jury masculin (Martine Segalen & Josseline Chamarat 1983), dont les critères de sélection désignent dès lors la catherinette comme une femme-objet. Seules sa jeunesse, son apparence physique et sa bonne présentation comptent désormais. Les reines des catherinettes se confondent bientôt avec les Miss. Si la beauté est couronnée, on n'oublie pas de souligner que cette fête est celle de la couture, en élisant une "fée de la mode parisienne". "Reine", "fée" sont des termes qui renvoient à l'imaginaire des contes; celui de "Miss" possède également sa part de rêve. Les ouvrières se retrouvent projetées, pour un soir dans un autre monde.

### Les manifestations de rue

La Sainte-Catherine, fête des ouvrières et des employées, traverse les quartiers laborieux de la capitale et suit les déplacements des entreprises de la mode et de celles où se recrutent les catherinettes (banques, grands magasins, etc.). Les festivités stimulent la participation de parisiens et lèvent les barrières sociales pour un temps; les rues de la capitale se transforment en scène de spectacle.

#### La "Marche des catherinettes"

La "Marche des catherinettes", encore appelée "course des catherinettes", se présente comme une course relais. Organisée par le journal, *Le Petit Parisien*, de 1925 à 1933<sup>4</sup> qui couvre l'événement dans ses pages, elle connaît très vite une grande popularité. Ses règles sont

simples. Dix équipes de couturières dont l'une est catherinette, d'ateliers différents, s'affrontent sur une distance de huit kilomètres à parcourir en moins de quarante-cinq minutes. L'itinéraire se modifie quelque peu d'une année sur l'autre, mais les points de départ et d'arrivée restent les mêmes, privilégiant un axe Sud-Nord. De Montparnasse à Montmartre, alors "commune libre", la compétition traverse les quartiers de la couture. Tous les six cents mètres, s'organise un relais. Chaque suppléante chapeautée attend avec impatience la remise du "témoin"<sup>6</sup>, un carton à chapeau, pour continuer la course. Tout au long du trajet, les applaudissements et les encouragements de la foule aident à oublier la fatigue. Des taxis, des cyclistes escortent ces demoiselles. Des scènes souvent cocasses, pas toujours réglementaires, animent ce spectacle donné aux parisiens. Une jeunc fille se retrouve sur le guidon d'un des cyclistes. Une autre active son pas et transforme sa marche en une véritable course, ce que ne semble pas apprécier le commissaire de la course qui doit veiller à son bon déroulement. L'anse du carton d'une concurrente ayant cédé, l'encombrement de la boîte freine aussitôt sa course; une autre trépigne en voyant les candidates la devancer, certaines sont prises de malaises. Tous ces contre-temps échauffent les esprits. L'honneur de conclure la course est laissé aux catherinettes qui prennent le dernier relais. Cette fin de course est couronnée par l'accueil, en grande pompe, des personnalités, "autorités de la 'commune libre' de Montmartre". Maire et Mairesse, capitaine des pompiers, garde-champêtre, préfet en uniforme saluent les gagnantes; la catherinette de l'équipe gagnante est portée victorieusement, tandis que les perdantes et les autres concurrentes suivent en autocar jusqu'au Moulin de la Galette où un repas les attend ainsi qu'un concours de bonnets.

Si cette marche est un véritable spectacle, elle reste à deux titres, compétition, d'abord par son caractère sportif, ensuite par la rivalité qu'elle provoque entre les équipes adverses. En effet, endurance, effort et agilité, sont les qualités nécessaires pour concourir. On est dans l'ordre de la performance, il leur faut aller vite, être les meilleurs. La compétition se marque

com me l'affirmation de la différence, et c'est sur elle que repose les enjeux du prestige social. On se bat contre des équipes sportives, mais surtout contre des ateliers, des maisons de couture spécifiques. La marche devient un des moyens de montrer aux autres ses compétences extraprofessionnelles, de mettre en valeur une cohésion de métier. Et bien que l'exercice s'effectue seule, chaque marcheuse est cependant intégrée à un groupe. Cette marche repose sur les mêmes principes que les concours de bonnet, les jeunes filles participant bien souvent aux deux. Représentation à double objectif, personnel et collectif, cette course relais s'inscrit dans une tradition festive et sportive. Le corps exposé et libéré des contraintes habituelles se donne à voir. Les Années folles découvrent une nouvelle conception du corps, un corps modelé par l'effort physique, mais aussi un corps féminin masculinisé<sup>7</sup>. Les courses en sont l'expression.

Difficile aujourd'hui d'expliquer un engouement si éphémère pour ces courses populaires. Le Journal Le Petit Parisien en cessant sa prise en charge a motivé la disparition de la course; aucun autre journal n'ayant pris le relais, la course s'éteind faute d'un nouvel initiateur. L'arrêt de cette "marche des catherinettes" a-t-il été motivé par une désaffection générale, par un déplacement des préoccupations? Les crises successives, économiques et sociales, de 1929, de 1936, marquent et règlent désormais la vie des parisiens. Seuls les défilés survivront à ces crises. Plus spontanées, contrairement aux courses, ils ne demandent pas de patronage ni d'organisations précises.

#### Les autres jeux de la rue

En dehors de ces courses, des monômes qui réunissent les ouvrières et les employées en fête se forment dans les rues de la capitale, et principalement aux abords des lieux du travail féminin. Dans les années 1925, la Place de la Concorde et la rue de la Paix, lieux privilégiés des maisons de haute couture, sont ainsi envahies par les couturières costumées. Sorties de leur atelier ou de leur bureau, toutes les autres femmes au travail rejoignent les défilés en formation sur les grands boulevards, désormais espaces scéniques. Les déguisements thématiques attirent l'attention, détournent les regards

encore que le bruit signale avec plus d'évidence cette présence. Les jeunes femmes chantent à tue-tête des textes évocateurs de ce qu'elles sont. Bien que daté de 1936, le texte suivant donne le ton de la fête.

Midinettes de Paris Adorant les amourettes Nous sommes les midinettes Aimant les jeux et les ris

Nous arborons sur nos têtes Bonnets campés fièrement Car nous avons vingt-cinq ans Vivent les catherinettes! (L'Oeuvre 1936)

Elles aiment semer le trouble en actionnant des engins bruyants. "...Elles étaient, (...) munies d'un nouveau jouet populaire : tête de chien en métal, montée sur une petite poire en caoutchouc et qu'une simple pression faisait 'japper' ..." (L'Echo de Paris 1921).

Inversion des rôles, permissivité caractérisent cette journée de la Sainte-Catherine. Ces jeunes femmes tentent de dérider l'assistance, interpellant les hommes à leur passage. La catherinette poussée par ses collègues embrasse les hommes, simples badauds ou forces de l'ordre. La rencontre d'un marin nécessite de toucher fixé sur le bonnet, le pompon rouge, porte-bonheur. D'une façon plus provocante, certaines n'hésitent pas à danser autour d'un homme d'Eglise. Le 25 novembre 1925, le curé de la paroisse Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle a été "victime" d'un tel acte et en témoigne en 1933 dans la revue paroissial Le Sentier. Elles noircissent le visage des passants renouant ainsi avec l'usage du "machurage" ou du barbouillage, généralement effectué par des garcons sur les filles et qui appartient aux "procédés ruraux de déguisements" à forte connotation sexuelle (Arnold Van Gennep 1947). Ces scènes sont croquées ou photographiées par les journalistes pour illustrer leurs articles.

Et c'est dans l'allégresse que les défilés se forment, puis se déploient et se renforcent, au fur et à mesure que les petites bandes jusqu'alors disséminées, viennent grossir leurs rangs. Même s'ils réunissent une majorité d'ouvrières de la mode, ces défilés du 25 novembre ne renvoient ni aux cortèges professionnels, ni aux processions corporatistes. Pas de bannières pour afficher une appartenance corporatiste, mais comme seuls emblèmes des couleurs, le vert et le jaune. Ces cortèges ne possèdent pas de réelles codifications, si ce n'est qu'ils rentrent dans tradition festive de la Sainte-Catherine.

## Le jeu des excès

Un dérapage peut transformer ces jeux conviviaux en des jeux plus brutaux et incontrôlables. L'espace urbain devient la scène d'une foule déchaînée commettant toutes sortes d'abus. Ces conduites sociales spontanées révèlent le danger que recèlent les rassemblements de massequi risquent de dégénérer à tout moment. A Paris, dès 1906 et jusqu'en 1946, des débordements s'observent lors de la Sainte-Catherine, mais c'est surtout l'entre-deux-guerres qui reste significative de ces périodes d'excès.

Dès 1913, les Journaux comme La Française et L'Eclair, commencent à parler de la Sainte-Catherine en terme de scandale. Mais, la guerre 14-18 provoque l'interruption des réjouissances dans les rues. Il faudra attendre l'aprèsguerre pour voir le retour des festivités et des débordements. La fête vient là comme pour marquer une séparation entre deux périodes, en l'occurrence, celle de la guerre et celle de la reconstruction, et comme pour masquer momentanément les tensions. En ces années 1920, la fête, le bal populaire, le cinéma permettent aux travailleurs de se distraire en des temps où la situation sociale et économique est difficile. Ces débordements de la Sainte-Catherine qui suivent une décompression générale s'observent entre 1920 et 1928, période non seulement la plus révélatrice de ces phénomènes sociaux, mais qui coïncide avec les Années folles. Suivent des années plus calmes, conséquence de la crise internationale et, sans doute, de la reprise en main par les pouvoirs publics.

Les journaux s'efforcent de couvrir les événements, de relater les manifestations qui prendront place sous la rubrique des faits divers. Le Journal *La Française* porte parole du Comité national des femmes françaises<sup>8</sup> intervient avec virulence et régularité pendant toute cette période d'excès. La mission moraliste et de protection féminine que s'est fixé le comité national des femmes explique de telles interventions. Mais il n'est pas le seul. Le Gaulois (1924), Paris-soir (1925, 1928, 1929), Le Petit Journal (1925), La Croix (1926, 1929), L'Echo de Paris (1926, 1930), L'Oeuvre (1927), Le Figaro (1928), Journal des débats (1928), - presse d'opinions multiples - ne machent pas leurs mots non plus. Le discours est clair, parfois simplificateur, mais toujours démonstratif. La Sainte-Catherine provoque le trouble des esprits et des corps, comme l'évoque le titre de certains journaux: "La Fête Profanée" (La Francaise 1913), "La Sainte-Catherine est devenuc une mi-carême" (L'Oeuvre 1927), "La fête de sainte Catherine ne doit pas être l'occasion d'un scandale" (Le Figaro 1928) ou encore "La police contreles catherinettes" (Paris-Soir 1928). Cette fête pose problème, et pour mieux dénoncer ces méfaits, la presse dresse un tableau noir des événements, les dramatise en illustrant ses propos de témoignages choquants. "Le goût du sensationnel, inévitable ponctuation du langage journalistique, tend à maquiller le réel, à sélectionner les événements, les plus pittoresques ou les plus tragiques" (Michelle Perrot 1974: 46). La mémoire collective s'élabore à partir des faits sélectionnés, simplifiés, et sans doute tronqués donnant aux souvenirs des allures d'exemplarité et de transparence.

Comment la fête devient-elle terrain propice aux débordements?

En effet, les rues de la capitale deviennent le terrain de débordements. Mais quels en sont les déclencheurs? Quelle est la véritable physionomie de ces manifestations? Que cache cette foule?

D'abord, entrenten scène les cortèges, regroupement des ouvrières de la mode, accompagnés d'amis, voire de membres de la famille. Leur formation suffit à inciter les passants à se joindre aux réjouissances, à suivre le parcours des farandoles. Les éclats de rire qui fusent, les chansons, les tenues fantaisistes et excentriques provoquent l'enthousiasme, suscitent l'envie de s'amuser. L'insouciance des acteurs, le ton joyeux et inoffensif de ces monômes, prendront fin dès l'intervention de personnages

badauds paisibles qui, au hasard des rencontres, profitent du spectacle sans réelle participation, s'ajoutent ceux qui viennent gonfler les rangs de ces défilés pour mieux les perturber. Ces provocateurs s'introduisent subrepticement et sans vergogne, se faufilent et se transforment en agresseurs. De "fausses ouvrières" qui nesont, dit-on, que des prostituées, s'incrustent, semant la "pagaille". "Jeunes gens", "étudiants", souvent fils de bourgeois dont on connaît les pratiques libertines et leur engouement pour les chahuts et les bizutages, ne manquent pas cette occasion pour festoyer. Se mêlent à eux les "faux étudiants" constitués en bande: les "mauvais garçons", les "individus", les "voyous", les "énergumènes", les "goujats", les "frelons", pilleur de miel d'abeilles, elles-mêmes symboles des ouvrières. Tous narguent et agressent les jeunes femmes dont on plaide l'irresponsabilité. Leur sans-gêne et leur insolence choquent, car ils s'en prennent aux plus vulnérables des jeunes filles. Leur conduite les place du côté du désordre. Les interdits bafoués donnent le ton de ces événements.

"pervers" selon les termes de la presse. Aux

Comme le relate la presse, les perturbations vont "du troubles de la circulation" à la "décadence". Les jeux anodins, le manque de discipline des "petites folles" se transforment en "poursuites", en "bousculades scandaleuses". La Sainte-Catherine a des allures de mi-carême et les mascarades deviennent carnavalesques. Si la farandole est "débraillée", le pèlerinage est "frivole". "Les scènes se font répugnantes." Les corps en "contorsion" laissent place aux "spectacles pénibles" et dégradants qui rappellent les "bacchanales", "bacchanales effrénées", ou encore les "saturnales", évoquant la licence. A certaines bouches de métro, des photographies pornographiques vendues au côté des brins de fleurs d'oranger artificielles, circulent en toute liberté (Paris-Soir 1927). Le symbole de la virginité côtoie les images du sexe. A-sexualité et sexualité sont les caractères de la Sainte-Catherine.

Ces agitations collectives conduisent à la transgression de certains interdits, développent des attitudes sexuelles excessives. Ils révèlent une image encore méconnue de la Sainte-Catherine, restée dans les esprits, la fête des jeunes filles. On découvre une fête où la liberté prend la forme de libertinage ou de violence. Les femmes apparaissent sous des jours extrêmes, putains ou vierges, provocatrices ou victimes.<sup>9</sup>

Vierge et victime ou putain et provocatrice: pas d'alternative!

Les images de la putain et de la vierge qui ressortent du discours journalistique appartiennent à la symbolique liée à sainte Catherine et renvoient au thème de la sexualité féminine dans la culture chrétienne. "La vierge fut l'idéal du sentiment amoureux tandis que la prostituée fut l'incarnation de la sexualité" (Edgar Morin 1962: 198). Blanc, noir, cette misc en scène manichéenne des extrêmes montre combien le langage de la presse est réducteur, schématique, tendancieux et sans nuances. Même si l'objectivité laisse à désirer, même si la passion idéologique l'emporte et trompe, surprendre et exciter l'intérêt du lecteur restent les objectifs principaux pour atteindre un vaste public. Si les débordements relèvent du langage des excès, les articles de presse qui abordent ces faits font eux usage d'excès de langage. Leur rhétorique se place inéluctablement du côté de la débauche. Les portraits esquissées reflètent la norme.

Les articles des journalistes opposent clairement la fragilité et la sensualité de la jeune fille à la virilité et à la brutalité masculines. Souvent présentée en position d'infériorité, la jeune fille subit les agressions des hommes qui ne savent se contenir. Elle est confrontée "aux moeurs d'hommes", de quelques milieux que ce soit. Ainsi, en 1913, Jane Misme rapporte que parmi les 63 individus arrêtés, on compte 26 employés de commerce, 3 employés de banque, 3 employés de bureau, 1 employé de ministère, 4 étudiants, une dizaine d'ouvriers et quelques professions diverses (La Française 1913). Ils la déshabillent du regard, ou plus vulgairement comme dit l'expression populaire "se rincent l'oeil"; du regard au toucher, la tentation d'oublier les distances respectables ou respectées des corps est grande, le passage à l'acte possible. La presse rapporte que les agresseurs s'en prennent en groupe à leur victime créant un rapport de force. Les jeunes femmes doivent se défendre seules face à 5 à 20 hommes. Ces

femmes sont manipulées comme des poupées, leur corps traumatisé.

Les commentaires de la presse présentent les jeunes femmes comme imprudentes mais ils ne manquent jamais de les défendre, les déculpabiliser dans toutes situations d'agression. Leurs attitudes, leurs "bêtises" sont justifiées par leur âge "dangereux", par leur statut de jeunes adolescentes, juste sorties de l'enfance, ou encore de "filles du peuple". Leur travestissement provoque la confusion, les plaçant du côté des prostituées. Malgré tout cela, elles restent des ouvrières, les travailleuses dont la France a besoin et est fière. Travail et Patrie, telle est la devise. Seuls les spectateurs sont parfois critiqués, car par leurs regards approbateurs, leur non-intervention, ils rentrent dans le jeu des provocateurs et participent indirectement au développement des débordements.

Contrairement aux "vraies catherinettes" qui, ne se permettraient pas d'être dehors, les prostituées font du trottoir leur lieu de travail, et comme elles, les jeunes filles en fête descendent dans la rue, s'appropriant en quelque sorte leurs attributs: travestissement, frivolité, provocation. Tout accuse déjà ces "fausses ouvrières": leur métier, leurs moeurs légères et douteuses, leur façon d'être et leur indécence. Leur marginalité suffit à provoquer le soupçon. Leurs attitudes corporelles gênent. Mais que ces femmes soient vierges ou putains, c'est de leurs corps dont il est question, ce corps qui, comme l'a écrit Françoise Loux (1979: 97), est le principal acteur de la fête.

Le corps des femmes attire le regard, séduit, mais au-delà de ces attitudes inoffensives, des scènes de violence physique comme psychique apparaissent. On quitte le registre encore bienséant du baiser pour se retrouver de l'autre côté des barrières de l'admissible. Le traumatisme guette la victime, ridiculisée, désarticulée comme une marionnette. Une jeune fille de 14 ans "empoignée" par une douzaine d'individus qui, après lui avoir arraché ses jupes, l'ont élevée à bras-le-corps et fait "gigoter" sous les yeux du public" (La Française 1913). Le jeu est brutal. Des jeunes filles sont retrouvées à demi-dévêtues. Les actes gratuits caractérisent ces scènes. Les témoignages se multiplient dans la presse. "Un autre a vu une pauvre petite d'une

dizaine d'années assaillie par 4 ou 5 énergumènes, son chapeau jeté par terre et abîmé" (La Française 1924). A la brutalité des gestes, s'ajoute une brutalité sexuelle. Si l'on en croit la presse, ces femmes violées, souillées, blessées, se retrouvent au bord de la folie regrettant quelque peu leur sortie festive. L'analyse de la presse fait apparaître que la transgression passe par la violence, le contact des corps et leur exposition. En effet, les corps en fête sont aussi ceux de la provocation. Comme la prostituée qui vit de sa chair, ils sont montrés, parfois même avec ostentation. Mais, les femmes qui osent sans pudeur s'exhiber, sont traitées "d'échevelées", de "débraillées". Dans cette société du début du siècle, la femme ne doit dévoiler aucune des parties de son corps aux regards extérieurs à l'exception du visage, jusqu'au chapeau qui cache les cheveux. La retenue est de rigueur. Et bien que traditionnellement, la Sainte-Catherine soit le jour où les filles portent la coiffe, "le traditionnel bonnet leur est seulement une occasion de la jeter pardessus les moulins"10 (La Française 1924). La "promiscuité", les "contorsions", les "gesticulations douteuses", les "baisers à pleine bouche"expressions utilisées par les journaux - ne peuvent qu'inciter à l'acte sexuel, "à l'excitation de tous les bas instincts » (L'Oeuvre 1927). A l'idée de sexualité, s'ajoute celle de saleté, toutes deux font référence à la souillure et à ses tabous. Les femmes sont "fripées" et "crottées". Dès lors, cette fête "frappe tous ceux qui se préoccupent de la moralité de la jeunesse et de la propreté de la rue". En somme, toutes ces jeunes femmes qui s'adonnent aux plaisirs de la fête et se libèrent des contraires quotidiennes, sont assimilées aux prostituées car elles enfreignent les lois sociales. Elles cassent l'image habituellement positive de la midinette, ouvrière dont le charme, la gaieté, le courage, l'honnêteté et la jeunesse ne peuvent qu'être appréciées. La Sainte-Catherine dérange quand elle commence à "dépasser les bornes", quand les conduites tant masculines que féminines deviennent condamnables.

Polémiques autour de la Sainte-Catherine En ces années 1920, les journaux se font l'écho de l'opinion des différentes instances politiques, féminines, policières et catholiques qui n'hésitent pas à dénoncer les méfaits d'une telle fête. Le regard des autres, des provinciaux comme des étrangers, importe à ces dignitaires qui tiennent à préserver l'image de la capitale du bon goût, de l'élégance. Le dévoilement d'une autre facette n'est pas souhaitable.

En 1924, Le Gaulois se demande pourquoi "la fête beaucoup plus parisienne, plus charmante, plus gaie, plus française que la journée du 1er mai, surtout depuis que les patrons s'ingénient à la rendre toujours plus agréable et toujours plus gaie" n'est pas officialisée; d'autres journaux, en particulier La Française, recommandent ou exigent en revanche sa suppression. Cette atteinte aux bonnes moeurs et aux savoir-vivre, l'obscénité des scènes choquent. Les quotidiens s'accordent à dénigrer ces manifestations qui dégénèrent et dont on perd le contrôle. On reproche à la Sainte-Catherine de ressembler par ses excès à la fête des blanchisseuses de la mi-carême, qui XIXè siècle était la fête de tous les lavoirs parisiens que chaque quartier élisant sa reine. Banquet, bal, défilé de chars sur lesquelles les laveuses posent déguisées animent cette journée où toutes les extravagances sont permises. "En 1886, une reine excentrique figurait la mariée d'une noce, thème de char sans doute: 'Vêtue de blanc, la tête ornée d'une couronne, non point de fleurs d'orangers, mais d'oranges naturelles, (elle) se faisait remarquer par une rotondité abdominale peu commune', grossesse miraculeuse, gage de prospérité pour le groupe" (Alain Faure 1978: 137). Avant ces débordements, la fête de Sainte-Catherine était réputée sage, célébrée dans l'intimité des ateliers. Les femmes ne descendaient pas dans la rue. Vierges et recluses, telles elles sont, telles elles resteront. Ce passé exemplaire sert à mieux critiquer les nouveaux caractères de la fête et à construire un modèle idéal. Comme l'explique Maurice Halbwachs, "cette nostalgie, cette mémoire affective nous permet de sortir un moment de la contrainte de la société actuelle et nous présenter la société passée comme un lieu d'attirance. En retour cette liaison du présent avec le passé valorise la continuité sociale et la société se révèle être à la fois contrainte et valeur désirée" (1925: 112). Ce discours reste plutôt moralisateur. Le corps

féminin n'a pas sa place dans la rue et encore moins si ses attitudes sont outrancières. "Mais pourquoi faut-il vous voir passer ainsi débraillées, fripées, crottés, échevelées, le bonnet de travers ou le chapeau rejeté en arrière, la voix éraillée d'avoir trop crié, le regard tout ensemble hardi et vacillant d'avoir un peu bu, dégingandées et gesticulantes, rouges et suantes... Les plus sages d'entre vous n'échappent point, par l'un ou l'autre de ces détails, à cette vilaine apparence née de joies, hélas! médiocres" (La Française 1935).

La presse de tout bord, scandalisée, se fait l'écho de ce laisser-aller collectif. Très vite, certaines instances féminines demandent, par le biais de la presse, aux pouvoirs publics d'agir, du moins de réagir pour redresser rapidement la situation, réprimer les abus. Des arrestations sont effectuées, mais les individus arrêtés sont trop vite relâchés aux yeux du Conseil National des femmes, section moralité, qui a toujours été attentif aux emportements de la Sainte-Catherine et qui a demandé la protection des jeunes filles devant le danger des "moeurs d'hommes", l'intervention et la surveillance renforcée de la police restée passive jusque là. Le Conseil préconise le maintien des jeunes filles dans les ateliers, la suppression des déguisements excentriques; en 1928, il ira même jusqu'à envoyer une lettre à tous les employeurs de la couture pour les sensibiliser au problème. Il élargira les débats sur le thème de la protection des jeunes filles pauvres et essayera de montrer que les naissances illégitimes et la prostitution ne sont pas des faits étrangers à la fête. La presse catholique, elle, s'étonne de "la joie la plus folle et la plus exubérante" et s'indigne "des réjouissances matérielles, souvent dangereuses". Ses réactions vont expliquer les décisions prises par le clergé, et en particulier la reprise en main effectuée par le curé de l'Eglise Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle.

Face à toutes ces déclarations et protestations, comment réagit la police? Au cours de cette période marquée par des débordements, son attitude change du tout au tout. En 1913, malgré les demandes d'intervention, aucune mesure n'est prise, ce qui est, d'ailleurs reproché au Préfet de police. Dans son discours repris

en partie dans La Française ou encore dans L'Eclair, Le préset reconnaît des excès; mais s'étant rendu rue de la Paix et n'ayant rien constaté de méprisable, il ajoute aussi qu'il y a exagération du phénomène. Il affirme dés lors son soutien aux agents vivement critiqués et justifie leur comportement. Tandis que les demandes d'interventions se poursuivent, il faudra encore attendre avant de voir un renforcement de la surveillance. En 1927, les débordements prennent une tournure inquiétante aux yeux des féministes. "Une centaine d'arrestations de jeunes vauriens ont été opérées et on nous a annoncé que plusieurs agents avaient été blessés; mais on ne nous dit pas combien de jeunes filles ont été ce soir-là, détournées de gré ou de force, séduites, violées, combien bébés abandonnés en résulteront, ni combien de malades, ni combien de filles iront rejoindre le lamentable troupeau des prostituées" (La Française 1927). Suite à ces incidents brutaux, l'interdiction de tous les monômes et rassemblements lors de la Sainte-Catherine fut édictée. La presse s'en fait l'écho. En 1928, Paris-Soir titre "Le Préfet de police interdit les monômes" et développe les propos du prefet: "Le fête des catherinettes n'est pas un carnaval. Nous ne saurions à aucun prix autoriser des individus, plus ou moins louches à brutaliser: des fillettes, sous prétexte que le jour de la Sainte-Catherine tout le monde s'embrasse." La même année, L'Echo de Paris précise que "contrairement à ce qu'on voyait depuis quelques années, la fête a gardé toute la journée une excellente tenue, quasi familiale, même sur les boulevards...".

La fête connaît donc des retournements de situation qui appartiennent au phénomène de foule et à ses excès (Serge Moscovici 1985) et qui provoquent l'escalade de la violence. Les pratiques illicites observées et l'insoutenable désordre définissent ces mouvements collectifs contraires à l'image d'ordre désirée par la société, par l'Etat ou l'Eglise. Selon Gustave Le Bon (1895), la foule est impulsive, mobile et irritable ainsi qu'imprévisible. Rien ne peut empêcher un basculement; tout dans la fête le conditionne. Liesse, excès d'alcool, liberté corporelle et gestuelle, langage équivoque ou grossier contribuent, par le jeu de la stimulation, de l'imitation,

à donner naissance aux déchaînements. Et le jour de la Sainte-Catherine en est l'illustration. En ces années 1920, cette fête a réussi à soulever contre elle une partie de l'opinion, et si aujourd'hui, il n'en reste plus la moindre trace dans les mémoires, la virulence des témoignages des journalistes de l'époque permet de conserver le souvenir de ce qui a marqué dix années de Sainte-Catherine parisienne, au cours des Années folles.

## Quand l'ordre du religieux s'oppose au désordre de la rue

La presse ne néglige aucun événement et mentionne les nouvelles célébrations religieuses parisiennes (messes, processions). Le Journal *La Croix* développe plus naturellement ces manifestations.

L'église a toujours cherché à récupérer les cultes populaires élargissant ainsi le champ de son contrôle social. La Sainte-Catherine ne fait pas exception à la règle. Les messes du 25 novembre vénèrent la patronne des jeunes filles. A Paris, en l'église de la Madeleine, à partir de 1897, il est mentionné dans les registres des annonces (1852-1947), pour la date du 25 novembre: "Réunion des jeunes filles de la paroisse à l'occasion de la Sainte-Catherine. Messe et allocution par un des vicaires de la paroisse." Il n'était alors pas encore question, ni de messe des catherinettes, ni de messes des midinettes. 1925 laisse entrevoir les prémices d'une telle cérémonie. Le pèlerinage à sainte Catherine, malgré ses motifs non religieux, procède d'un intérêt nouveau accordé aux pratiques culturelles populaires. Les jeunes filles renouent avec des traditions sacrées en allant coiffer la statue de la sainte située dans le quartier du Sentier où se concentrent les artisans de la mode. La presse catholique qualifie ce pèlerinage de "frivole".

Le curé de la paroisse Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle dans le deuxième arrondissement, pris à partie par des jeunes filles en fête sur les boulevards, décide de créer une messe à l'intention des catherinettes et de "toutes les employées du commerce, de l'industrie, des banques et des arts". Son projet ne prend véritablement forme qu'en 1926 et a pour objet de

faire contrepoids aux débordements signalés par la presse. "Déià dans les années 1900. l'archevêché de Paris s'était associé à une protestation adressée aux couturiers, responsables de modes indécentes et provocatrices" (Gilles Lipovetsky 1987: 95). Cette reprise en main montre le souci d'éviter toute déperdition des valeurs chrétiennes, de ralentir le processus de laïcisation déjà entamé en ville. "Les fêtes avec tous leurs rites revitalisent les croyances en empêchant qu'elles s'effacent des mémoires" (Jeanne Fribourg 1980: 82). La fête doit être un moyen dynamique de ramener les parisiens vers la pratique religieuse. La messe de sainte Catherine s'inscrit dans une telle volonté. Les raisons qui ont motivé sa création viendraient également d'un compromis entre les patrons et l'Eglise. Les journées des ouvrières étant trop longues, les heures supplémentaires du dimanche les empêchant d'accomplir leur devoir religieux, il fut décidé de chômer le 25 novembre, afin que les ouvrières puissent se rendre aux messes et aux processions. "...Sait-on qu'il y a à Paris 800 000 midinettes, dont 400 000 viennent chaque matin de la grande banlieue. Quand elles partent par les premiers trains, l'église de leur paroisse est encore fermée, quand elles rentrent, le soir, l'église est déjà fermée; il ne leur reste que les deux heures de déjeuner, après un repas rapide, elles n'ont d'autres ressources que d'aller faire un tour de boulevards, chose souvent épineuse" (La Croix 1926). Il n'était alors pas question que les patrons compensent la pénibilité du travail quotidien des ouvrières par un jour de repos. Ces faits laissent entrevoir la mentalité patronale de l'époque et les difficultés rencontrées par les ouvrières dans leur lutte pour l'amélioration de leur condition de travail. Des oeuvres, comme celle du Midi, tentent de subvenir aux besoins de ces femmes en leurs offrant des salles de repos équipées de bibliothèques, des restaurants. Des cours d'instruction religieuse leur sont également proposés.

En 1926, l'officialisation de cette messe est saluée dans la presse (*L'Echo de Paris, La Croix* 1926) et la réussite de l'événement est démontrée par l'imposante foule qui s'est déplacée, trois cents à quatre cents catherinettes n'ayant pu pénétrer dans l'église. A douze heures tren-

te, après l'inauguration de l'autel dans la chapelle dédiée à sainte Catherine, la messe et une première bénédiction des bonnets, les catherinettes suivies d'un archevêque, du curé et d'un public averti ou curicux, se sont rendues en procession à la statue de la sainte à l'angle des rues de Cléry et Poissonnière". La deuxième bénédiction de bonnets achevée, les intrépides catherinettes juchées sur une échelle et surplombant la foule, déposent une gerbe de fleurs aux pieds de la statue et une couronne de fleurs sur sa tête, héritage du rituel connu dans les campagnes françaises. Les catherinettes assistent à la procession non seulement pour sa solennité, mais aussi pour les qualités reconnues de marieuse de la sainte. Pour les catherinettes affublées d'un chapeau volumineux et lourd, l'accomplissement des gestes symboliques relève de l'épreuve initiatique. La situation de la statue oblige effectivement à surmonter les désagréments du déséquilibre, du vertige, et à prendre quelques risques lors de la pose du bouquet et du baiser à la sainte. Ce baiser qui s'apparente à une "bise" que l'on fait comme à une amie, est plus familier que respectueux. En revanche, les piqures effectuées à l'aide d'épingles sur la statue réitèrent les gestes observés dans les anciens cultes des saints. Un lien étroit se tisse entre la jeune fille et la sainte, par l'intermédiaire d'une épingle, d'un bouquet ou d'une couronne, et de façon physique par le baiser12.

Les cérémonies se succéderont sur ce même modèle jusque dans les années 1960. L'événement prend une telle ampleur que d'autres paroisses suivent l'exemple de l'église du Sentier. L'église de la Madeleine (Paris-Soir 1928), l'église Saint-Roch (Journal des débats 1928), toutes deux proches des maisons de haute couture, et la Basilique Sainte-Clotilde sis non loin de la place de la Concorde se joignent aux festivités. A l'église Saint-Roch, une procession durant laquelle des jeunes filles portent la statue de sainte Catherine succède parfois à la messe. Des brioches et des souvenirs sont aussi distribués. Avec sa statue, le Sentier reste toutefois le "sanctuaire" le plus apprécié. Cet engouement subit du religieux ne trouverait-il pas son explication dans l'absence de sacralisation qui caractérise jusqu'alors ces festivités? Pour que

la fête soit totale, elle doit s'accompagner d'un cérémonial que le ludique à lui seul n'apporte pas, balancer entre un ordre établi et un désordre. Par ailleurs, a-t-on réellement affaire à un public de pratiquants, de croyants? Ou estce tout simplement un public qui renoue avec des traditions anciennes dont la magnificence vient renforcer, à ses yeux, la valeur de la fête? Plus que de religieux, il s'agit de religiosité ou de tradition réinventée.

# La presse: expression d'une fête et de son époque

Dans les années 1920, en dehors de son principal rôle d'informateur, la presse patronne de nombreuses manifestations. Elle poursuivra cette démarche médiatique dans les années 1930 et au-delà. En effet, *Le Petit Parisien* reste l'organisateur de la "marche des catherinettes" jusqu' en 1933. D'après les films d'actualité<sup>13</sup>, *Le Journal* en 1932 et en 1934, *Paris-Soir* en 1937 eten1938, *Le Soir* en 1937 sont à l'initiative de galas qui réunissent des gens du spectacle aussi connus que Préjean, Maurice Chevalier ou Fernandel ou des acteurs du cinéma comme Gaby Morlay ou encore Erich von Stroheim.

La presse donne une image de la société en plein mouvement. La Sainte-Catherine des "Années folles" se caractèrise par l'extraordinaire défoulement collectif. Toutes ces transgressions n'étonnent qu'en partie, car elles sont les constituants même de la fête. Elles désignent la différence entre le temps quotidien et le temps festif et permettent, de façon consciente ou inconsciente, de reproduire le chaos originel, d'en acquérir les formes pour mieux trancher avec l'ordre habituel et favoriser ainsi la naissance d'un nouvel ordre, d'un nouveau temps de la règle. La transformation commence par celle du paraître. Déguisements, masques, maquillages aident à se sentir autre; viennent ensuite le vin et l'alcool qui, excitant ou affaiblissant, changent les comportements. Les individus laissent au vestiaire leur rôle social pour en revêtir un, plus ludique, voire plus violent et se libèrent ainsi de toutes les tensions. La fête permet d'extirper de soi ce qui appartient ordinairement à l'indicible et à l'invisible.

Ces années de tous les excès restent, toutefois, marginal et exceptionnel puisqu'elles ne s'étendent que sur une durée de dix ans. Elles appartiennent au contexte social de l'époque, à l'ambiance générale qui règne à ce moment-là sur la capitale. La situation spécifique et complexe des "Années folles" a sans doute contribué à l'essor de la Sainte-Catherine parisienne. Et comme le reflètent les festivités du 25 novembre, ordre et désordre s'affrontent. La fête appelle à la jouissance des corps et ses détracteurs à leur dressage; le corps est tiraillé entre sa libre expression et son maintien. A la domestication accrue des corps tant dans le travail que dans les loisirs, répond une liberté corporelle plus intense dans les moments de ruptures festifs. Effectivement, durant ces années, "le corps se voit imposer un programme de rationalisation et de productivité" (Michel Collomb 1986: 101). Du sport de compétition aux modèles de travail tayloristes, tout pousse à la performance et à l'efficacité; de nouvelles images du corps apparaissent ainsi qu'un nouveau langage et une autre conscience de celui-ci. "Il s'exprime déjà par une plus grande franchise sur tout ce qui concerne la sexualité. Dans ce domaine aussi c'est le temps des expériences et de l'affranchissement des tabous" (Michel Collomb 1986: 102) qui se soldera par de vives critiques. Le rejet systématique de toutes formes d'expression corporelle révèle l'image du corps imposée par par toute société complexe. "Plus la société se complexifie, se distancie par rapport au travail physique, plus les rapports avec autrui deviennent 'policés', passent par des abstractions et, parallèlement, plus le corps est discipliné, réprimé dans ses manifestations. Au contraire, plus une société se sert de son corps, plus elle l'utilise dans toutes les circonstances de la vie" (Françoise Loux 1979: 80). Dans la société moderne, la discipline des corps tout au long du cycle de vie s'inscrit largement dans une politique de contrôle. Et la fête n'en est que le reflet.

Les années 1930 se marquent par le retour de formes festives plus conventionnelles. La fête est dans la rue mais ne semble aucunement perturber la vie quotidienne des parisiens. La presse reprend un ton plus descriptif.

#### Notes

- Cet article est extrait d'une these consacrée à la fête de sainte Catherine a Paris de la fin du XIXè siècle à nos jours, sous la direction de Martine Segalen, Paris X Nanterre (à paraître en 1996).
- Pour plus de précisions sur cette presse, se reporter à la liste des sources en fin d'article.
- Ce jeu de mot permet d'exprimer deux idées. Au sens littéral, cette métaphore signifie la participation au concours de chapeau de la Sainte-Catherine et dans son sens figuré, il permet de "marquer son admiration en signe de compliment" aux candidates du concours.
- 4. Se reporter aux actualités Gaumont également.
- Le Temps de 1925 parle de modistes, de cousettes et d'employées, les actualités Gaumont de 1930-32 parlent de vendeuses.
- 6. Dans les compétitions sportives, le témoin est un bâtonnet que se passent les coureurs de relais. Ici l'objet choisi, un carton à chapeau, signale l'importance du chapeau dans les rituels de la Sainte-Catherine, mais aussi dans les pratiques féminines de l'époque. Les femmes ne sortaient alors que la tête couverte d'un chapeau dont le carton, boîte ronde, servait à son rangement et à sa protection.
- 7. Dans les années 1920, on nomme "Garçonnes" les jeunes filles qui mènent une vie indépendante et adoptent des manières considérées comme masculines. Elles portent les cheveux courts et revêtent aussi le costume d'homme.
- 8. "Le Conseil National des Femmes : fondé en 1901, il regroupe de nombreuses associations féminines. En 1962, son programme était à peu de choses près le même que 30 ans plus tôt, excepté le droit de vote. Réformes des régimes matrimoniaux, répression de la prostitution, lutte contre l'alcoolisme, amélioration de l'habitat, lutte pour 'une paternité consciente' ..." (Maïté Albistur & Daniel Armogathe 1977: 449).
- 9. Michelle Perrot retrouve dans les grèves féminines des images similaires aux nôtres. Les femmes en mouvement sont soit "amazones" et donc combatives, soit "proies", "inoffensives", on recherche alors le meneur masculin. (1974: 322) Il existerait donc un discours type sur les femmes descendant dans le ruc.
- 10. "Jeter son bonnet par-dessus les moulins" signifie au sens figuré adopter une attitude frivole, "braver la bienséance pour une jeune fille".
- La statue ayant ces traits effacés par le temps, il est décidé en 1929 de la remplacer.
- La catherinette reproduit des gestes chargés d'une symbolique qui répond à la demande d'obtention d'un époux.
- Corpus dépouillés à la Vidéothèque de la Ville de Paris.

#### Références

- Albistur, Maïté & Armogathe, Daniel 1977: Histoire du féminisme français. Paris. Eds des Femmes.
- Bellanger, C., Godechot, J., Guiral, P. & Terrou, F. 1972: Histoire générale de la presse française de 1871 à 1940. Presse Universitaire de France. t. 3.
- Blum, F., Chambelland, C. & Dreyfus, M. 1984: Mouvement de femmes (1919–1940) In: Guides des sources documentaires, *Vie sociale*. n°11–12.
- Cazeneuve, Jean 1982: La vie dans la société moderne. Paris. Gallimard (Idées).
- Collomb, Michel 1986: Les Années folles. Paris. Belfond.
- Faure, Alain 1978: Paris, Carême-Prenant. Du carnaval à Paris du XIXè siecle. Paris. Hachette.
- Fribourg, Jeanne 1980: Fētes à Saragosse. Paris. Institut d'ethnologie.
- Gerbod, Paul 1987: Le bal en France au XIXè et au XXè siècle. Sociabilité, pouvoirs et sociétés? In: Actes du colloque de Rouen. 24–26 novembre 1983. G.R.H.L.S. réunis par Françoise Thélamon. Rouen. Publications de l'Université de Rouen. 110: 167–173.
- Girard, Alain 1974: Le choix du conjoint. Une enquête psycho-sociologique en France. Paris. INED. PUF. Cahier n°70.
- Halbwachs, Maurice 1925: Les cadres sociaux de la mémoire. Paris. Presse Universitaire de France.
- Halbwachs, Maurice 1950: La Mémoire collective. Paris. Presse Universitaire de France.
- Huizinga, Johan 1951: Homo Ludens: essai sur la fonction du jeu. Paris. Gallimard.
- Le Bon, Gustave 1895: Psychologie des foules. Paris. Presses Universitaires de France.
- Lipovetsky, Gilles 1987: L'empire de l'éphémère. La mode et son destin dans les sociétés modernes. Paris. Gallimard.
- Loux, Françoise 1979: Le corps dans la société traditionnelle. Paris. Berger-Levrault.
- Morin, Edgar 1962: Lesprit du temps. Essai sur la culture de masse. Paris. Grasset.
- Monjaret, Anne 1992: La Sainte-Catherine à Paris de la fin du XIXè siècle à nos jours. Ethnographie d'une fête urbaine et professionnelle. Thèse de doctorat, sous la direction de Martine Segalen. Université de Paris-X Nanterre.
- Moscovici, Serge 1985: L'Age des foules. Bruxelles. Ed. Complexe.
- Namer, Gérard 1987: Mémoire et société. Paris. Méridiens Klincksieck.
- Perrot, Michelle 1974: Les ouvrières en grève, France 1871-1890. Paris-La Haye. Mouton. 2 vol.
- Segalen, Martine & Chamarat, Josseline 1983: La rosière et la "Miss": les reines des fêtes populaires. In: *L'Histoire*, 53: 44–55.
- Touiller Feyrabend, Henriette 1991: L'entre-deuxguerres ou le tournant d'un siècle. In: *Quand l'affiche* faisait de la réclame, Catalogue d'exposition eds de RMN: 12–19.
- Van Gennep, Arnold 1943–1958: Manuel du Folklore français contemporain. Paris. A. Picard.

#### Journaux

(Journaux dépouillés pour la période des années 1920)

La Croix (Journal d'inspiration catholique) 26 nov. 1925; 23, 24, 25 nov. 1926; 21, 27 nov. 1929; 27 nov. 1930.

L'Echo de la mode (Journal de mode) 27 nov. 1927 (1923–1926, 1928–1934: rien).

L'Echo de Paris (Journal de droite) 27 nov. 1920; 25, 26 nov. 1921; 25, 26 nov. 1922, 25 nov. 1923, nov. 1924; 26, 27 nov. 1926, 24, 25, 26 nov. 1927; 25, 26 nov. 1928; 26 nov. 1929; 23, 26 nov. 1930.

Le Figaro (Journal de droite)
26 nov. 1920; 24, 25, 26, 27 nov. 1921; 21, 26 nov. 1925; 25, 26, 29 nov. 1926; 25, 26 nov. 1927; 21 nov.

La Française (1906-1940) (Journal d'Education et d'action féminines et organe du Conseil national des femmes françaises)

2 déc. 1921; 29 nov. 1924; 5 déc. 1925; 27 nov. 1926, 17 déc. 1927; 24 nov. 1928; 16 nov. 7 déc. 1929; 22, 29 nov. 1930.

La Fronde (Journal féministe "jugé trop bourgeois par les socialistes, trop révolutionnaire par les bourgeois, trop sérieux pour les Parisiens, trop parisien pour la province" [cité par Evelyne Sullerot dans La Presse féminine, Paris, Armand Colin, 1963)].

25, 26 nov. 1926, 26 nov. 1927 (1928: rien).

Le Gaulois (Journal de droite, haute qualité) 25 nov. 1924.

L'Illustration (1843–1943) (Magazine Illustré) 1923–II.

Journal des débats (Journal politique et littéraire, républicain conservateur) 24, 26, 27 nov. 1928.

L'Oeuvre (Souvent anticléricale, ouvert à gauche, méfiant à l'égard des communistes) 23, 25, 26 nov. 1927.

Paris-Soir (Journal d'informations illustré |après 1931|)

25, 26, 28 nov. 1923; 24, 25, 26 nov. 1924; 23, 25, 26 nov. 1925; 25, 26 nov. 1926; 21, 25, 28 nov. 1927; 20, 23, 24, 25 nov. 1928; 22, 23, 24, 25, 26, 30 nov. 1929; 22, 23, 24, 25, 27 nov. 1930.

Le Petit journal (Gauche républicaine) 28 nov. 1925.

Le Petit parisien (Journal de grandes informations, Républicains dans les années 20) 23, 25, 26, 27, 28 nov. 1927.

Le Temps (Journal d'information de ton modéré) 26 nov. 1921; 26 nov. 1922; 23 nov. 1923; 26 nov. 1924; 26 nov. 1 déc. 1925.

Vu (Magazine Illustré)28 nov. 1928; 20 nov. 1929.

## Summary:

Every November the 25th since the 1920s, the feast of Saint Catherine's Day has been celebrated by the "Catherinettes", i.e. single girls at the age of 25, female workers and female employees. It has become quite a real "institution" in Paris, on which the newspaper don't neglect to comment. During the "Années folles", processions, popular dances, hat contest, "marche des Catherinettes" livened up Paris. Disorders appearing, the Church decided to organize a Saint Catherine's ceremony to maintain social order.

This article analysis the evolution of a traditional feast through newspapers in the 1920s and shows them the role of the press in the development of urban festivities.